

法汉对照注释读物

列那狐的故事

Le roman
de Renard



外语教学与研究出版社

0.5

H329.1
12

法汉对照注释读物

Le roman de Renard

列那狐的故事

〔法〕Odette Larrieu 原著

紫曦 译注

外语教学与研究出版社

列那狐的故事
LIENAHU DE GUSHI

紫 曦 译注

外语教学与研究出版社出版

(北京市西三环北路19号)

外文印刷厂排版

新 城 县 印 刷 厂 印 刷

新华书店北京发行所发行

开本:787×1092 1/32 4.375印张 104千字

1987年6月第1版 1987年6月第一次印刷

印数1—3,000册

ISBN7—5600—073—8/G·74

书号: 9215·255 定价: 0.61元

内容提要

《列那狐的故事》原是十二世纪末至十三世纪初广为流传的一部“壮烈而幽默”的古体诗，作者都是些匿名的教士。书中叙述了一个名叫列那的狡猾的狐狸，同名叫伊桑格兰的狼等所进行的斗争。作者试图通过动物之间的矛盾，反映中世纪的社会面貌。如此，就使这部本来似乎为读者道谄解闷的讽刺诗，很快就变成了投向封建制度和贵族阶级道德观念的锐利武器。由于这部作品的巨大影响，“列那”这个日耳曼名词竟成了法文中的“狐狸”。本书《列那狐的故事》，就是在这部作品的基础上用现代法语改写的一部通俗儿童读物。

《列那狐的故事》由十三个小故事组成。本书只节译注释了其中十个，分别描写列那狐如何机智地戏弄并战胜了狼、熊“贵族”、狮子“国王”，又如何残暴地欺凌、屠杀鸡、兔、鸟等“下层弱小贫民”，而又如何终于受到了严厉的惩罚的故事。

本书文字通俗、流畅、简洁，富有情趣。

TABLE

I	RENARD ET CHANTECLER	1
II	RENARD, ISENGRIN ET LES JAMBONS	5
III	RENARD, ISENGRIN ET LES ANGUILES	8
IV	RENARD ET TYBERT LE CHAT	14
V	NOBLE, RENARD ET ISENGRIN	19
VI	RENARD TEINTURIER	26
VII	RENARD, MAITRE CORBEAU, ISENGRIN ET LE PUIIS	31
VIII	RENARD COMPARAIT DEVANT LE ROI	37
IX	LE TRESOR DE RENARD	45
X	VENGANCE DE DROUIN ET LE CHATIMENT DE RENARD	52

目 录

一、列那狐和公鸡尚特克莱	61
二、列那狐、伊桑格兰与火腿	65
三、列那狐、伊桑格兰与鳗鱼	69
四、列那狐与猫弟伯尔	76
五、诺勃尔、列那狐与伊桑格兰	82
六、染布匠列那狐	88
七、列那狐、乌鸦高尔伯先生、伊桑格兰和井	94
八、列那狐在国王面前受审	101
九、列那狐的财宝	110
十、德鲁安报仇，列那狐受惩	118

I

Renard et Chantecler

Il y a bien longtemps vivait dans son terrier de Maupertuis, un renard connu à dix lieues à la ronde pour sa prudence, ses ruses et les mauvais tours qu'il jouait à ses amis tout aussi bien qu'à ses ennemis.

Museau fin et fureteur, yeux mobiles, pattes à ressorts d'acier, beau pelage roux, longue queue en panache, voilà maître Renard.

Renard avait une femme, dame Hermeline, et deux enfants, deux jolis renardeaux, Malebranche et Perchehaie. Dame Hermeline, au temps où Renard était pauvre, obscur et de petite influence à la cour, s'appelait dame Richeut, mais avec la fortune et la faveur grandissante de son mari, trouvant ce nom malsonnant et roturier, elle l'avait échangé contre celui plus aristocratique qu'elle portait alors. Quant aux renardeaux, ils promettaient tous deux de¹ suivre leur père à la trace, car, tout petits qu'ils fussent, ils révélaient déjà les défauts qui faisaient haïr partout Renard.

Le seigneur de Maupertuis ne se contentait pas de jouer de mauvais tours: il était cruel dans ses vengeances, traître à la foi jurée, et par un langage habile il savait abuser quiconque était plus puissant que lui, à commencer par² Noble, le roi.

Comme il était rusé, mais peu robuste, il ne craignait que ceux qui avaient plus de vigueur que lui et ne se méfiait nullement des petits et des faibles. C'est ainsi qu'il lui arriva la mésaventure suivante.

Un jour Renard, Hermeline, Malebranche et Perchehaie regardaient tristement la huche où ne se voyait nulle provision et le plafond où ne pendait nul jambon. Depuis deux jours, Renard battait en vain les environs³. Les paysans, rendus prudents par une longue expérience, avaient soigneusement clos leur poulailler, et Renard, la

queue entre les jambes, tout honteux, revenait chaque soir au logis sans rien rapporter, et la faim allongeait et creusait les visages. Après un long silence plein de découragement, Renard dit enfin, à bout de ressources⁴ : «Je vais encore essayer de voler quelque chapon. Advienne que pourra!»⁵ Et il sortit.

En rampant, il se dirigea vers un poulailler situé non loin de là et qui appartenait à un paysan aisé, messire⁶ Constant Desnois. Il y avait fait de grands ravages, mais ce jour-là, c'est en vain qu'il en fit le tour. Le poulailler était clos d'une barrière neuve que de gros pieux consolidaient encore. Enfin, à force de⁷ patience, le malin personnage finit par découvrir un pieu brisé qui lui livrait un accès. Il se fit mince et se coula, Dieu sait comment, à l'intérieur, dans un fouillis de branches et de feuilles qui le dissimulaient. Avertis par un léger froissement de la présence d'un être insolite, coqs et poules, avec un grand bruit d'ailes, s'enfuirent, sans vouloir entendre les cris de Chantecler, le coq, qui disait en vain : «Si jamais⁸ Renard vient, ne suis-je pas assez fort pour vous défendre? Restez donc et n'ayez nulle peur. Je réponds de tout.» Mais il en fallait plus que cela pour que Renard se tint pour battu⁹. Il resta plus tranquille qu'un mort. Quelque temps après, le même Chantecler, n'entendant plus de bruit, pour faire le fanfaron¹⁰ s'avança dans la cour d'un air dégagé et se mit à picorer çà et là, tout en regardant de côté. Les poules disaient : «Qu'il est courageux! Quel air fier! Ah! c'est bien le meilleur coq de messire Constant.»

Chantecler entend ces paroles et redouble d'audace, il s'avance encore. Renard, croyant le bon moment venu, s'élançe, ouvre la gueule et la referme. . . sur rien du tout. Chantecler, dont l'ouïe est fine, prestement perché sur un tonneau, nargue Renard, car il sent sur lui les yeux admiratifs de toute la basse-cour, prudemment réfugiée en lieu sûr :

«Comment donc, cher ami, vous vouliez me manger sans doute. Fi donc! que vous être maladroit!»

Mais Renard :

«Pourquoi vous dérober à ma tendresse, cher cousin? J'ai voulu

vous embrasser. Je n'osais entrer quand tous vos amis étaient là, car les effusions entre parents ne doivent pas se passer devant des étrangers. Quand je vous ai vu enfin seul, je me suis élancé, un peu brusquement peut-être, dans l'excès de mon affection. Mais il me semble que vous avez l'air étonné et encore méfiant. Vous ne vous souvenez donc plus que votre père et le mien étaient frères et s'aimaient tendrement? Vous soupirez. Ah! oui, ce fut une grande perte pour nous tous, à la mort de Chanteclin, mon cher oncle, et nous en menâmes grand deuil¹¹, ma femme et moi. Lorsqu'il fermait les yeux, il chantait de telle manière qui jamais ne se reverra¹².»

Là-dessus, Chantecler, piqué de l'éloge donné à un autre, cet autre fût-il son père¹³, lance un cocorico retentissant.

«Eh bien, qu'en dites-vous, cousin Renard?»

— Je ne voudrais pas vous froisser, mais cela ne peut se comparer. Quand Chanteclin chantait, son cri portait à deux lieues au moins. Tous les autres coqs s'arrêtaient de chanter, et l'admiraient et le jalouaient. Si vous aviez vu comme il était beau, la tête dressée, les yeux fermés, les ergots tendus et la queue en panache! Non! vraiment, cousin, vous êtes loin de l'égaliser. Cela vous serait si facile, cependant.

— Vous croyez qu'il fermait les yeux?

— J'en suis sûr. D'ailleurs, voyons, pourquoi mentirais-je?

— C'est que je ne suis pas très sûr de votre cousinage.

— Faites comme il vous plaira. Je voulais vous enseigner le moyen de surpasser tous les coqs du pays. Tant pis pour vous. Quel intérêt voulez-vous que cela présente pour moi? C'était par pure amitié que j'agissais ainsi. Au revoir, cousin.»

Et Renard fait mine de s'en aller.

«Attendez, attendez, crie Chantecler, vaincu par l'orgueil. Je vais essayer et vous jugerez.»

Il ferme les yeux, ouvre le bec: Renard, qui bouillait d'impatience et se retenait à grand-peine, attrape par l'aile le pauvre chanteur et l'emporte en courant.

Mais en bondissant, il renverse la futaille sur laquelle était juché

Chantecler. Le paysan propriétaire des volailles, entend un bruit sourd de bois et de ferraille, des battements d'ailes et des gloussements précipités. Il sort et arrive juste pour voir Renard disparaître avec sa proie.

«Au goupil, au goupil! A mort, le goupil!»

Valets, servantes, tous armés de pelles, de pioches, se mettent à la poursuite du voleur. Mais bien malin qui attrapera Renard à la course¹⁴.

Le pauvre Chantecler, tout meurtri, se plaignait en son langage, par mots entrecoupés: «Ah! méchant roux! traître! Où est-il, notre beau cousinage? Qui peut avoir confiance en ta langue dorée?»

Renard donnait à mi-voix quelques consolations d'un genre très particulier à Chantecler, en lui démontrant que, tôt ou tard, son sort était d'être mangé, qu'il valait mieux, par conséquent, que ce fût par lui qui avait très faim et qui serait mort d'inanition sans la complaisance à se laisser prendre du pauvre chanteur.

Le coq goûtait fort médiocrement ces paroles; mais, paraissant consolé tout d'un coup:

«Eh bien, oui, Renard, je me résigne. Cette vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Mais veux-tu me faire un dernier plaisir?

— Volontiers, si je peux.»

A ce moment plus que jamais on entendait les cris des poursuivants:

«A mort, à mort!»

«Eh bien, donc, continue Chantecler, crie quelque chose à ces gens-là. Ils sont cruels envers les miens, et une parole qui les inquiéterait et les mettrait en colère me vengerait. Tiens, par exemple, que sais-je? moi: «Pendant que vous me poursuivez, mon ami le loup mange vos provisions. A une prochaine fois, «bonnes gens¹⁵.»

Renard trouve toujours un malin plaisir à se moquer de ses ennemis. Oubliant toute prudence, dans le contentement de jouer un bon tour, il ouvre sa gueule toute grande et crie ce que lui souffle Chantecler.

Mal lui en prit¹⁶.

Le coq a profité du relâchement des mâchoires et, rendu rapide par la frayeur, va se poser sur une branche hors de portée de Renard. Le rire de Chantecler fait suffoquer de rage le roux qui, oubliant qu'il est poursuivi, bondit avec le vain espoir de reprendre sa proie.

«Maudite soit¹⁷, pense Renard, la bouche qui s'avise de crier quand elle doit se taire.»

Mais les chasseurs débouchent et Renard, interrompant ses réflexions, n'a que le temps de prendre ses pattes à son cou¹⁸ et de rentrer tout honteux dans son château de Maupertuis où il est accueilli par trois gueules affamées.

Chantecler, pendant ce temps, fait une rentrée triomphale au poulailler où sa ruse et son audace lui valurent pendant tout le restant de ses jours l'admiration et l'obéissance de tous.

II

Renard, Isengrin et Les jambons

Renard, certain jour où d'être affamé lui donnait longue mine¹, vint à rôder², en quête d'aventures et de pitance, autour du logis de maître Isengrin, le loup — son compagnon de rapines ou son adversaire, suivant l'occasion. Une bonne odeur de grillade vint attiser son appétit et il décida de s'inviter:

«Toc, toc.

— Qui est là?

— Votre neveu Renard, mon bon oncle.» (Il faut dire qu'Isengrin et Renard, quand ils étaient en bons termes, se traitaient d'oncle et de neveu.)

Hersent, la femme d'Isengrin, vint ouvrir et s'exclama:

«Quelle pauvre mine, cher Renard! Êtes-vous malade? Venez donc manger un peu avec nous et vous reposer auprès de ce bon feu.»

Pendant qu'elle s'affaire à griller des rognons et une rate, Renard s'installe commodément auprès d'Isengrin et, levant la tête, voit sus-

pendus au plafond trois magnifiques bacons (ainsi appelait-on autrefois les jambons), appétissants à souhait³. Le bout du nez de Renard frémit de convoitise et il espère bien qu'Isengrin lui offrira de ce mets de roi:

«Cher oncle, vous avez là de bien beaux jambons.»

Isengrin fait la sourde oreille⁴.

«Cher oncle, ces jambons doivent être délicieux.»

Silence d'Isengrin. Renard n'est pas content, mais ne le montre pas.

«Cher oncle, ces jambons sont bien exposés, bien tentants pour des voleurs. Ne craignez-vous pas qu'on vous les prenne?»

Isengrin ricane.

«A votre place, poursuit Renard, je ne courrais pas un tel risque. Voulez-vous un bon conseil? Croyez-moi: cachez-les soigneusement en quelque lieu bien retiré. Puis, criez partout très fort: «Au voleur, on m'a pris mes jambons»; et, ainsi, personne ne soupçonnera que vous les avez encore et ils seront à l'abri des larrons.»

Isengrin se met à rire et se décide enfin à répondre:

«Mon beau neveu, n'ayez crainte⁵. Je n'ai que faire de⁶ vos conseils. Ces jambons sont bien où ils sont. Qui serait assez habile pour venir me les prendre sous le nez? Je suis bien tranquille, personne n'en mangera que moi.»

Et, en effet, il n'en offre pas à Renard, dépité, la plus petite tranche. Déjà point trop scrupuleux⁸, Renard, offensé par ce manque de civilité, décide qu'il est en droit d'en tirer vengeance en jouant un bon tour à son compère.

Écoutez ce bel exploit.

A la nuit bien tombée, après beaucoup de politesses à ses hôtes, il sort apparemment pour rejoindre son logis de Maupertuis. Mais, caché dans l'ombre, il attend qu'Isengrin et les siens soient endormis. Puis, quand tous les bruits se sont tus, leste, il monte sur le toit, écarte le chaume, atteint les poutres, tâte les jambons, décroche ceux-ci et, un à un, va les déposer à quelque distance, tout cela dans le plus grand silence⁹. Puis, laissant ouvert sur le ciel le toit d'Isengrin, il

part pour Maupertuis, où son butin et lui-même sont accueillis par les cris de joie de sa femme, Hermeline, et de ses jeunes fils, Malebranche et Percehaie. En effet, tous étaient affamés au logis; ce soir-là, il y eut grand festin et on rit beaucoup. Isengrin fit les frais de¹⁰ cette gaieté.

Mais Renard est un artiste en son genre. Il ne se contente pas de jouer un bon tour, il lui faut le spectacle de sa victime, et, au vol, il aime ajouter le plaisir de railler le volé. Le matin venu, il se lève de fort bonne humeur et il se dit: «Or çà, allons voir notre cher oncle et lui tenir quelque peu compagnie.»

Pim pant, la rousse queue bien brossée, Renard, après un bon petit déjeuner de jambon, se met en route pour la demeure d'Isengrin.

Celui-ci, réveillé plus tôt que de coutume par la lumière inhabituelle du jour passant à travers le toit éventré, avait bien vite sauté sur ses pieds et découvert le désastre. Ameutant le voisinage, il poussait de longs hurlements:

«Au voleur! Qui m'a pris mes beaux jambons, que je l'étripe¹¹, que je l'étrangle, que je l'écorche! Au secours! Je suis volé, je suis mort. Mes pauvres jambons!»

Isengrin, courant en tous sens comme un fou et hurlant, mène si grand tapage que Renard l'entend de loin et rit à gorge déployée. Mais l'heure est venue de prendre un air sérieux. Renard approche, grave et mystérieux, d'Isengrin et arrête celui-ci au milieu de ses bonds désordonnés:

«Bravo, mon oncle, bravo, c'est bien ainsi qu'il faut agir.

— Que chantes-tu là avec ton bravo, jeune sot. On m'a volé toutes mes provisions et tu viens me dire: bravo, avec un air papelard?

— Bien joué, cher oncle, criez encore plus fort: au voleur. C'est parfait. Je suis bien content de voir que vous avez suivi mon conseil. Sont-ils bien cachés au moins ces jambons?

— Le diable m'emporte si je comprends un mot à ce que tu racontes là, chenapan; on me les a bel et bien volés.

— Ce n'est pas gentil, mon oncle, de n'avoir pas confiance en moi. Pourquoi me jouer, à moi, cette comédie? Gardez cela pour

vos voisins. Vous pourriez au moins me remercier du conseil que je vous ai donné, puisque vous l'avez si bien suivi. Je vois même que vous avez fait une habile mise en scène, avec ce chaume écarté sur votre toit, comme si le voleur était passé par là.

— Va-t'en, crie le pauvre Isengrin, exaspéré, ou je t'étrangle. Je te dis, je répète, je crie, je hurle — et c'est la vérité — que mes jambons ont été volés. Hélas! hélas! mes pauvres jambons! Maître fourbe, j'aurais bien dû suivre ton avis, je les aurais encore, mes chers jambons. Mais, je te le répète, je ne les ai plus — ils sont volés. Et c'est peut-être bien toi le voleur.»

Renard prend un air froid:

«Bien, mon oncle, puisque vous persistez à manquer de confiance en moi et puisque même vous m'insultez, je n'insiste pas¹². Je n'ai plus rien à faire ici. Adieu.»

Très digne, Renard s'en va, mais il n'a pas parcouru cent mètres qu'il se met à rire tout à son aise. Et il rapporte à sa maisonnée une bonne histoire toute fraîche, qui augmente son prestige auprès de ses charmants enfants, aussi peu scrupuleux que leur digne père.

III

Renard, Isengrin et Les anguilles

Ce jour-là, Renard était comme toujours en quête de quelque aubaine. Il avait foi au¹ hasard et en lui-même et ne doutait pas qu'il lui advînt quelque heureuse aventure.

Il errait à travers champs, reniflant les odeurs que le vent lui apportait. Jusqu'à présent rien d'intéressant ne l'avait décidé à mettre en jeu toutes les ressources de son esprit. Il venait de neiger et le sol était tout blanc. Renard avançait doucement sur ce tapis et on ne pouvait entendre ses pas.

Il marchait déjà depuis longtemps laissant derrière lui comme trace de son passage des trous sombres en forme de pattes dans la

neige, lorsque tout à coup, comme il longe une haie qui borde d'un côté la grand-route, il entend un bruit de roues.

Il dresse l'oreille et surprend la conversation de deux hommes qui, sur une charrette s'en revenaient de la mer².

«La pêche a été bonne aujourd'hui», disait une voix à laquelle une autre répondait: «Oui, et, sans compter les harengs et les lamproies, nous avons vingt colliers³ d'anguilles à vendre au marché.»

Et les hommes de supputer leur gain⁴.

Renard en a assez entendu. Il court, il galope le long de la haie toute blanche et laisse loin derrière lui les deux compères. Quand il se voit suffisamment éloigné, il s'avance sur la route et s'étend au beau milieu, les quatre pattes dressées, le corps raidi, la langue pendante.

Déjà apparaissent la charrette et ses occupants. Renard, que fais-tu? Tu vas être écrasé, ou mieux, roué de coups. Fuis vite.

Mais Renard reste immobile: les yeux fermés, il entend le roulement de la voiture qui s'approche puis de nouveau distinctes les voix des hommes qui continuent à débattre du prix auquel ils vendront leur pêche sur le prochain marché. Ils se réjouissent du gain. Puis tout à coup l'un deux crie:

«Eh! regarde donc là-bas sur la route. Qu'est-ce que cela?

— Un loup.

— Non, un chien.

— Mais non, un goupil. Tiens, il ne remue pas. Attends, attends, Renard; si je peux t'attraper!...»

Les deux voyageurs sautent de la voiture, courent sur Renard, et s'arrêtent net: «Il est mort.» Un moment, ils l'observent et l'un d'eux remarque: «C'est depuis peu de temps, certainement, car il y a peu de neige sur lui. D'ailleurs, il est encore chaud.

— Est-ce bien sûr, au moins, qu'il est mort? Renard est si traître.

— Mais oui. Tu vois bien qu'il ne respire plus.»

Ils prennent Renard par les pattes et le lancent sur les paniers qui contiennent leur pêche; puis ils remontent joyeux dans la voiture en disant: «C'est une jolie bête! Quelle belle fourrure, et si blanche

sous le cou! Goupil, tu seras écorché proprement⁵, et ta peau se changera pour nous en beaux deniers que nous ferons sauter dans notre escarcelle en rentrant chez nous.»

La voiture repart.

«Il vaut bien trois sous. — Plus, bien plus, quatre au moins.» Et, heureux de leur journée, ils devisent gaiement.

Que fait donc Renard pendant ce temps? Il ouvre un œil, puis l'autre, étend une patte, avance le museau, et soulève le bord d'un panier. Un moment après, si l'un des hommes se retournait, il ne verrait plus du prétendu mort que les pattes et la queue. La tête est occupée à dévorer, dans un panier, anguilles et harengs. Renard se rattrape des jefines passés et à venir⁶. Il dévore tout en surveillant du coin de l'œil les conducteurs de la charrette: s'ils allaient se retourner? Puis, une fois bien rassasié, il se passe au cou trois ou quatre colliers d'anguilles qu'il entend⁷ rapporter à Maupertuis et, rassuré désormais sur son sort et celui de sa famille, il écoute un moment la conversation de ses deux victimes. Elle est loin d'être restée au ton jovial et amical de tout à l'heure.

Renard est la cause de ces éclats de voix:

«C'est moi qui l'ai aperçu le premier; c'est donc moi qui ai droit à la plus grosse part, à tout même.

— Que nenni! Si je ne vous avais pas prêté ma voiture, où seriez-vous à cette heure, bel ami? Auriez-vous trouvé avec moi le goupil? Il me revient sans discussion.

— En effet, on ne discute pas avec un voleur tel que vous.

— Voleur vous-même!»

Et les coups commencent de pleuvoir. Renard s'amuse bien; mais la joie ne lui fait pas oublier toute prudence. Quand il a ri tout son saoul⁸, il saute légèrement à terre, ses anguilles autour du cou, et d'une voix aiguë, la voix qu'il prend pour persifler, il crie aux marchands:

«A une autre fois, amis. Je vous laisse quelques anguilles, mais vous ne m'en voudrez pas de ne pas vous laisser ma peau.»

Les hommes restent stupides; dès les premiers mots de Renard,

ils oublient leur querelle et, pendant qu'ils disent: «Renard, Renard! tu ne nous y reprendras plus⁹», le trompeur s'éloigne et bientôt disparaît.

A Maupertuis, dans le même moment, il y avait peu de gaieté: qui sait si Renard rentrerait et qui sait s'il aurait trouvé pitance par ces temps où les campagnes sont désertes?

Renard, du plus loin qu'il aperçoit son bon château, signale par des cris de victoire son arrivée. Il fait sauter les colliers d'anguilles à son cou. Sa famille vient au-devant de lui, l'attend devant la porte et lui fait bel accueil.

Pendant qu'il raconte, pour l'édification de Malebranche et de Percehaie, le bon tour joué aux marchands, ses fils le soignent et lui essuient les jambes. Ensuite, ils enfilent sur des broches de coudrier les anguilles proprement coupées en morceaux et écorchées. Ils allument du feu et au bout d'un instant une odeur appétissante se répand dans la pièce et passe au-dehors par le trou de la serrure.

Or, Isengrin le loup, affamé, vint à passer par là. Il s'approche de la porte et sent la bonne odeur qui flotte dans les environs de la maison. Quelle rancune résisterait à un tel fumet?

Il décide que, ce jour-là, il sera ami de Renard et, toc, toc, toc, il frappe à la porte.

Renard crie de l'intérieur:

«Qui est là?

— C'est moi, Renard.

— Qui cela, moi?

— Ton ami Isengrin.

— Et que veux-tu, mon ami Isengrin?

— Que tu m'ouvres la porte et que tu me donnes un peu à manger de ce qui cuit en répandant une si bonne odeur.»

Renard allait refuser tout net, lorsqu'une idée le fait changer d'avis. Isengrin, de plus en plus affamé, crie:

«Pourquoi te tais-tu et ne m'ouvres-tu pas la porte?

— C'est que nul ne peut entrer ici s'il n'est moine.

— Mais toi-même. . .

— le suis moine, et c'est ici que demeure l'ordre de Tiron¹⁰.

— Ah! je l'ignorais. Et. . . il n'y a pas moyen d'entrer?

— Non, à moins d'être moine ou ermite.

— Laisse-moi entrer tout de même, car j'ai faim. Que mangez-vous?

— Des fromages mous et des poissons.

— Est-ce bon, le poisson? Donne-m'en un peu, pour goûter seulement.»

Avec complaisance, Renard va chercher un morceau d'anguille et le porte à Isengrin qui le savoure et pense qu'il en voudrait bien d'autres, à n'importe quel prix.

«Si j'étais moine, aurais-je du poisson à volonté?

— Certainement, et bien autre chose encore, car, intelligent et fort comme tu l'es, tu ne tarderais pas à être prier, j'en suis sûr. Crois-moi: fais-toi tonsurer.

— N'est-ce que cela? Tout de suite, si cela se peut.

— Sans doute. Attends un instant. Je vais chercher tout ce qui est nécessaire.»

Renard va prendre sur le feu un pot d'eau bouillante et se place près de l'entrée, puis:

«Maintenant, passe la tête par le trou qui est dans la porte.»

Isengrin obéit. Renard verse l'eau bouillante sur la tête du loup, qui n'a plus ni cuir ni poil, mais une chape rouge. Le malheureux gémit de douleur: «Renard, n'as-tu pas fait la tonsure trop large?» mais il n'ose trop rien dire. Crédule comme toujours, il voit des anguilles au bout de son supplice. Alors Renard:

«Maintenant, frère Isengrin, il faut passer une nuit d'épreuve. Ainsi le veut la règle de l'ordre. Tu devras pêcher des poissons pour tout le couvent.»

Isengrin se laisse faire en gémissant toujours.

L'hiver était rigoureux. Un étang, non loin de là, était si bien gelé que des hommes y pouvaient marcher, danser tout leur plaisir¹¹. C'est là que Renard mène Isengrin, auprès d'un trou creusé dans la glace par les paysans qui y menaient boire leurs bêtes tous les matins.